

L'ODYSSÉE D'UN LÉZARD.



Le héros de cette histoire venait de s'éloigner de son bonheur, pour s'en reposer un moment, pour y rêver, pour mieux le savourer ; et ce bonheur était grand, sans réserve, sans mélange. Longtemps séparé d'une femme qu'il aimait éperdument, par la pauvreté, par les distances du rang, par des obstacles plus puissants peut-être encore, il avait vu tout à coup ces obstacles s'aplanir et s'effacer, tandis que la célébrité venait à lui, le souriait sur les lèvres et appuyée sur le bras de la fortune. Jeté brusquement de l'obscurité en pleine lumière, il lui était permis de se sentir ébloui, vous le comprenez, et de subir les vertiges d'une brusque péripétie.

Rêvant à son bonheur, à sa femme adorée, à l'enfant qui depuis six semaines lui était né, et qui déjà lui tendait les bras en souriant, il marchait au hasard sous les ombrages frais de la forêt de Fontainebleau ; de temps en temps il s'arrêtait pour admirer les verdoyants tapis de gazons émaillés de paquerettes qui se déroulaient sous ses pieds, et que les rayons du soleil, jetés à travers les rameaux, inondaient de reflets d'or. Ou bien c'était le chant des oiseaux qui interrompait sa marche ; un insecte qui venait à briller sur le sable, un grillon qui élevait sa voix aiguë, l'air frais qui soufflait et caressait son front, apportaient encore trop d'émotions au promeneur ; il avait besoin de plus de calme encore.

Un enivrement nouveau succédait à l'enivrement qu'il cherchait à combattre. A la fin, succombant à ses émotions et à une douce défaillance, il ne se sentit plus la force d'avancer, et il se laissa tomber doucement sur l'herbe, au pied d'un grand chêne, le cœur palpitant et les yeux humides de larmes.

Au risque d'encourir pour notre promeneur le blâme de prosaïsme, force nous est d'avouer que la fatigue, les émotions même qu'il éprouvait et la molle tiédeur de l'air, ne tardèrent point à assoupir son cerveau et à rendre ses paupières pesantes ; peu à peu il finit par s'endormir profondément.

A son réveil, et quand il porta autour de lui des regards encore mal assurés, en face de lui, sur une large pierre dont chaque grain étincelait au soleil comme un diamant, il vit un gros lézard immobile, et qui, dans une attitude pleine de grâce, la tête légèrement penchée, guettait un insecte. Celui-ci s'ardanger qui le menaçait. Le pauvre scarabée n'osait plus ni se dérober aux regards de l'ennemi. En faisant le mort, le lézard, les pattes ramenées sous lui, et prêt à s'élancer sur sa proie, attendait au contraire un mouvement de sa proie pour s'élancer sur elle et la saisir. Sa robe d'or et d'émeraude, aigus, miroitaient, comme une lame d'acier poli, sous les reflets d'une lumière resplendissante.

Tandis que le promeneur contemplait cette scène, un bruit sourd et rapide se fit entendre dans les airs ; un nuage sembla tomber du ciel sur le lézard, et un épervier remonta dans les airs, emportant, de ses ongles, le pauvre reptile, qui se débattait et se tordait en vain.

Sans réfléchir que le lézard subissait le sort qu'il réservait à l'insecte, le promeneur indigné se leva en jetant un cri, saisit une pierre et la lança au hasard contre le brigand ailé. Le caillou frappa l'oiseau à la tête ; il tournoya sur lui-même, la-

cha le lézard, et tomba près de lui sur le gazon. Toutefois, comme jadis Antée, il sembla retrouver une nouvelle existence en touchant à la terre, jeta un cri et reprit sa volée à travers le ciel.

Cependant le lézard gissait toujours sur l'herbe, immobile, les flancs déchirés, l'œil éteint. Sans les battements convulsifs de sa poitrine et de son cœur, on eût pu le croire mort ; le gros insecte auquel il inspirait naguère tant de terreur se dirigeait déjà vers lui pour aller étancher le sang qui coulait des larges blessures de son ennemi vaincu. Quant à l'homme, ému de compassion, il ne voulut point laisser incomplète l'œuvre charitable qu'il avait commencée dans un mouvement irréfléchi d'indignation ; il prit le lézard, pansa ses blessures, à l'aide d'un peu de sparadrap qu'il tira d'un étui, et le replaça sur le gazon. Le petit animal était trop faible pour prendre la fuite : une grosse couleuvre à collier, sans doute attirée par un sens mystérieux et encore énigmatique pour les savants, entre-sortit sa tête de dessous des racines d'un arbre, voisin où elle s'était creusé son terrier. Laisser là le lézard, c'était le rendre à la mort. Le promeneur, ému de compassion, plaça sur son bras le lézard, qui, tout faible qu'il était, s'y attacha à l'aide de ses petits ongles aigus, comme s'il eût compris les généreuses intentions de son sauveur.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent tous les deux dans une petite maison charmante qui s'élève blanche et verte sur la lisière du bois ; les traits du promeneur, que nous nommerons Charles, si vous le voulez bien, s'épanouirent à la vue d'une jeune femme charmante qui l'attendait au seuil de cette maison, et qui tenait une jolie petite fille dans ses bras.

Après un baiser déposé sur le front de sa compagne et sur les joues de l'enfant qui souriait, Charles se souvint du lézard, le montra et raconta son histoire dramatique.

Pendant qu'il parlait, Julie, c'était le nom de la jeune femme, regardait le reptile avec l'appréhension que je ne sais quel préjugé fait peser sur la charmante famille des sauriens. Peu à peu la beauté du petit animal, la richesse de sa robe, l'élégance et la mignardise de ses formes, la rassurèrent. Elle se hasarda à toucher le pauvre blessé de l'extrémité de ses doigts mignons, et même à le placer sur sa main.

Le lézard se laissait faire et ne cherchait point à résister ou à fuir. Seulement il se glissa doucement des mains de Julie pour s'attacher à la robe de l'enfant, grimpa sur sa poitrine et vint caresser de sa langue fourchue les lèvres du nourrisson, encore humides d'un lait sucré.

Le premier mouvement de la mère avait été un geste de terreur pour éloigner le lézard ; mais le calme de son mari lui rappela bientôt l'innocence du saurien. Celui-ci, comme s'il eût compris la crainte de Julie, et pour mieux la rassurer, tourna deux ou trois fois vers elle sa petite tête intelligente, donna un nouveau baiser aux lèvres de l'enfant, et se glissa entre les plis du fichu qui l'enveloppait.

Dès ce moment, le lézard et le nouveau-né devinrent inséparables ; guéri bientôt de sa blessure, le premier ne sortait du berceau de son compagnon que pour aller se chauffer au soleil, et happer quelques mouches aux rideaux de la fenêtre. Sa chasse terminée, il revenait bien vite, tout imprégné des rayons du soleil, se blottir sous les oreillers de la petite couche. De son côté, l'enfant grandit, et peu à peu l'intelligence arriva par gradation à son cerveau naguère encore assoupi. Ses lèvres commencèrent à sourire, ses yeux à voir la lumière, et ses petits doigts mignons à s'étendre pour toucher les objets. Mais ne pouvait plus le charmer et le tenter que cette grappe